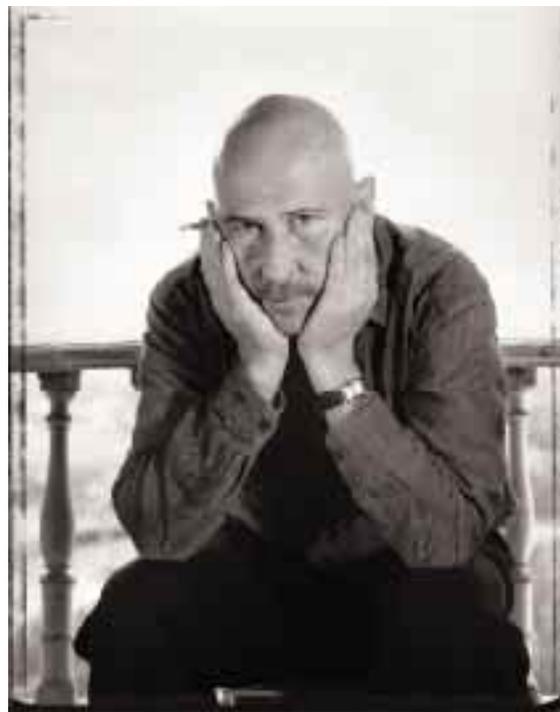


Le journal littéraire né à Angoulême
aime la forme courte
et se veut une invitation à l'écriture

Par Astrid Deroost Photos Claude Pauquet



Le Paresseux

Composer un petit cercle d'éditeurs, donner à lire, écrire... L'idée, collective et facétieuse, de créer une publication, a été lancée entre amis, à Angoulême, un dimanche de l'automne 1993. Tous, ou presque, avaient déjà pris la plume. Tous étaient, à coup sûr, amateurs de belles lettres. Depuis lors, le très sérieux journal littéraire *Le Paresseux*, à la périodicité changeante, propose des œuvres d'écrivains reconnus ou d'auteurs naissants.

«Nous avons une exigence de qualité et nous souhaitons être surpris. Les textes doivent être originaux, très personnels. La revue est ouverte aux nouvelles, aux récits, aux extraits de journaux intimes... Le fait d'additionner nos avis donne une assise à nos choix», explique Dominique Hérody, l'un des huit membres du comité de lecture. La revue grand format, espace ouvert à la forme courte, à l'art graphique et à la photographie, a rapidement débordé le groupe initial. Tel était l'objectif.

Chabrier, Claudel, Ortlieb, Cliff, Labedan, Pirotte (deux fois rédacteur en chef), Ternaux, Bachelier, Daeninckx, Andrzejewski, Vidal... En tout, quatre-vingts auteurs ont déjà noirci les colonnes d'un *Paresseux* délibérément a-hiérarchique. Les écrits débutants ou confirmés s'y étalent sans distinction, ni fiche critique. Gage de liberté pour le lecteur et respect du principe fondateur : «Le journal est né du plaisir de lire et de collecter des textes courts. Il a incité des gens à se lancer dans l'écriture. Certains, depuis, ont publié des livres. Un petit vivier s'est constitué», précise l'auteur Catherine Ternaux, sensible, aussi, à la tonalité amicale de l'aventure.

A demi-mots, l'équipe (bénévole) rêve d'une diffusion plus aisée, d'un numéro en quadrichromie, d'un autre fait à partir d'images et, parfois même, de constituer une vraie maison d'édition. Mais à l'heure de la 21^e livraison et au regard de la collection déjà constituée, les *Paresseux* s'adonnent, un court moment, à la satisfaction du travail accompli.

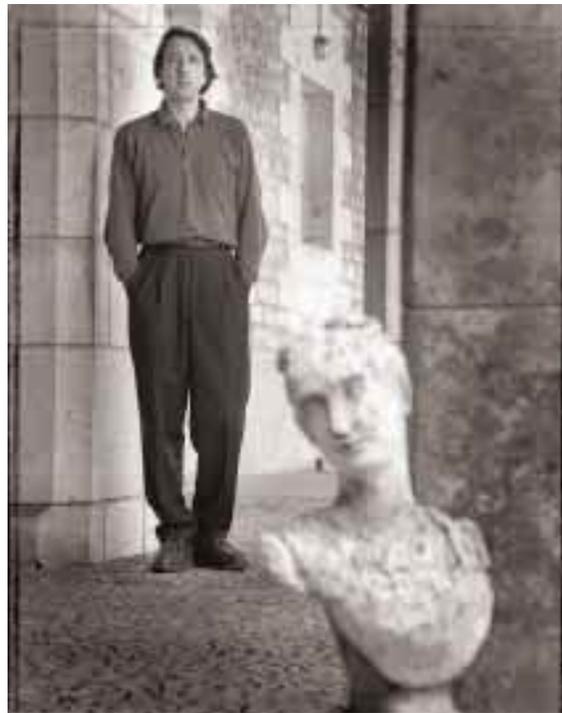
CLAUDE ANDRZEJEWSKI

«J'écris toujours pour une personne même si cette personne ne reçoit jamais le texte...» Claude Andrzejewski, 34 ans, est entré en écriture en 1996. Il a, au même moment, embrassé la carrière de comédien et quitté le reste : un métier plutôt horticole et mille autres liens privés, plus essentiels. «Quand j'étais dans ma vieille vie, avoue-t-il, je comprenais qu'il y avait autre chose mais j'avais peur.» Une petite tristesse, récit romanesque à caractère autobiographique paru en mars dernier, conte avec profondeur, fluidité et dérision une lutte contre l'enfermement ordinaire. Le héros est confronté à une liberté nécessaire et néanmoins vertigineuse. Il lui faudra rompre les derniers liens amoureux.

Avant ce livre, Claude Andrzejewski a beaucoup écrit, devenant à peine la valeur de ses mots. Puis il y eut, à Angoulême, des rencontres magistrales. L'ivresse de l'initiation avec Jean-Claude Pirotte, les lectures – Calet, Thomas, Leiris et tant d'autres –, les premiers textes imprimés dans *Le Paresseux* et les promenades littéraires avec Jean-Paul Chabrier, l'un des fondateurs du journal. En bref, des connaissances et, en guise de reconnaissance, des invitations à publier. Aujourd'hui, celui qui rêvait d'imiter le Verne de son enfance joue au théâtre mais ne fait guère semblant quand il saisit la plume. «Il y a un vrai lien entre ma vie et l'écriture. J'écris, je me débarrasse et cela me permet de comprendre ce que je vis, ce que je suis.» D'autres ouvrages sont à venir, un roman et, peut-être, un autre livre-exploration. Avec pour itinéraire, les notes écrites par une grand-mère qui fit, il y a très longtemps, un voyage sans retour de la Pologne vers la France.

Ci-dessous,
Dominique
Hérody.





Page de gauche :
Claude Andrzejewski,
Une petite tristesse,
roman aux éditions
La Dragonne.
L'auteur a publié de
nombreux textes
dans différentes
revues et notamment
dans *Le Paresseux*,
*Le Matricule des
anges* ou *Le
Pressoir*. Il a
également obtenu,
en 1998, une bourse
d'aide à la création
littéraire attribuée par
l'Office du livre en
Poitou-Charentes.

CATHERINE TERNAUX

De sa formation philosophique, Catherine Ternaux, 40 ans, éditrice au Centre national de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême, a gardé cette précieuse manie de creuser les apparences. En ajoutant, sans doute, au questionnement systématique, une dimension jubilatoire... lisible dans *Olla podrida*, ensemble de nouvelles et récits, sorti en avril dernier à l'enseigne de L'Escampette. Des textes trop disparates, aux yeux de l'auteur, pour être publiés. Mais qu'une main amie se chargea d'envoyer à l'éditeur. Ensuite, remarque gaiement Catherine Ternaux : «J'ai vu ce que ces textes avaient en commun. J'ai compris ce que je voulais exprimer et faire partager. C'est ce que la vie, dans sa diversité, peut avoir d'étonnant. Je suis dans la situation de l'observateur qui aurait un sentiment d'étonnement permanent. Pour moi, rien n'est évident. Je suis une non-blasée.» Catherine Ternaux avait déjà écrit un ouvrage pour enfants avant d'alimenter *Le Paresseux* de textes brefs, dictés par la multitude des possibles. «Ce journal m'a donné l'opportunité d'écrire. C'est pour moi un grand plaisir parmi d'autres, précise l'auteur. Il n'y a pas d'urgence. C'est vraiment très particulier de faire émerger quelque chose de la manière la plus propre à soi.»

La manière de Catherine Ternaux est plutôt courte, drôlement légère ou subtilement tragique. Puisqu'aussi bien, l'angoisse, l'attente ou l'amour sont sources d'étonnement. Quant aux personnages «qui provoquent l'écriture», ils cachent, sous leurs oripeaux d'adultes, les rêveries innocentes que le lecteur n'ose plus. La surprise est là, dans ce mélange de délicatesse et d'humour, dans un petit décalage.

«J'ai aimé lire tardivement, lorsque ça n'était plus obligatoire pour mes études», confie Catherine Ternaux en évoquant un premier Tournier et surtout, des écrivains femmes : Sagan (pas tout), Colette, Ernaux pour la simplicité ou encore Barbara Pym. Parce qu'il y a forcément quelque mystère dans la transparence trop tranquille d'un *five o'clock tea*...

JEAN-PAUL CHABRIER

Jean-Paul Chabrier, 47 ans, se rappelle précisément la première livraison du journal qu'il met en pages depuis l'automne 93 : «Un numéro assez noir. Nous (les fonda-

teurs) sommes des plaisantins et nous avons tous fait des textes dramatiques. Ensuite, *Le Paresseux* a gardé des couleurs plutôt mélancoliques.» Si le Charentais (maritime d'origine) participe activement à l'élaboration de la revue angoumoisine, il est aussi un auteur à part entière, déjà publié à quatre reprises.

«Dans mes romans, il n'y a pas de péripéties, de suspense. Je suis toujours en train de tourner autour du pot. Mes histoires sont un peu sentimentales. Dans *Sud-Ouest*, il n'y a pas d'histoire s'il n'y a pas de chagrin d'amour», confie-t-il avant de qualifier ce livre-là de plaisanterie presque autobiographique. Le personnage, L'Antoine Lartigue y fantasma avec dérision sa vie d'écrivain.

Le cinquième ouvrage intitulé *Pendant que tu étais à Florence*, lettre d'amour, paraîtra prochainement aux éditions La Table ronde, dans la collection Lettres du Cabardès, dirigée, depuis le terroir du même nom, par l'écrivain Jean-Claude Pirotte. «Je ne fais rien dans la vie, je ne fais qu'écrire, souligne Jean-Paul Chabrier. Avant le bac, je n'avais pas lu un livre entier. Je n'osais pas.» L'étudiant passera l'épreuve et l'écriture le détournera des chemins rectilignes. Lui fera abandonner Sorbonne et autres facultés de médecine.

Dès lors, Chabrier aime Duras, Simon, Handke, Flaubert, Nabokov, vénère Kafka, et, plus tard, «l'indépassable» écrivain suisse allemand Walser «à l'écriture vieillotte, sublime, presque infantile». Il accumule les manuscrits et vit de petits travaux. En 1978, Belfond publie le conte *L'amour est toujours bleu*. En 1984, Jérôme Lindon, feu directeur des éditions de Minuit, s'intéresse à l'œuvre intitulée *Un Père*, récit d'une relation père-fils, mais délaisse les créations suivantes. Aléas de la condition d'auteur, Jean-Paul Chabrier fait le nègre pour des sujets qui ne l'intéressent guère. En 1996, La Table ronde publie *La joie de vivre* puis vient *Sud-Ouest* à l'enseigne L'Escampette.

«L'écriture engendre l'écriture. Un roman s'écrit de lui-même et plus ça patine, plus ça me plaît, constate Jean-Paul Chabrier. Le style, c'est faire correspondre ce que l'on écrit et ce que l'on veut dire. Je ne le travaille jamais ou alors pour faire des ajouts... J'aime surtout avancer dans une histoire.»

Catherine Ternaux,
Olla podrida,
mélange de choses
diverses (dont
certaines déjà parues
dans *Le Paresseux*),
éd. L'Escampette.
Livres pour la
jeunesse,
*Le paillason
ronchon* (1992),
Martin nageur (1993)
aux éditions
Epigones,
*Le secret de la
Joconde* (1997), *Une
affaire de lunettes*
(1999) chez Grasset.

En haut à droite :
Jean-Paul Chabrier,
Sud-Ouest, éd.
L'Escampette (1999).
La joie de vivre, La
Table ronde (1996).
Un Père, éd. de
Minuit (1984).
*L'amour est toujours
bleu*, Belfond (1978).
Contributions au
Paresseux.